

SIMILMODO

L'orage avait cessé, mais les trombes d'eau qui s'étaient déversées sur le village avaient entraîné la terre du chemin de Moncel avec une telle impétuosité que la ruelle de la Poterne s'en trouvait transformée en un violent torrent de boue qui déferlait au-delà du cassis et inondait les caves.

Le calme revenu, une fenêtre s'ouvrit et une voix rassérénée se fit entendre : « Tu parles d'une sâwée ! Quand il tonne en avril, prépare tes barils ! ». Les modestes vigneronniers finirent par sortir de leur pauvre logis pour constater l'étendue des dégâts. Il faudrait du temps pour que cela ressuie ! C'est dans l'enceinte de ce vieux château que s'écoulait la vie humble et laborieuse de Zélie et Léon, Aline et Ernest, Mélie et Justin, Henriette et Alphonse. Mais c'est aussi en ce quartier, au pied de la belle église Saint-Médard, que la grosse Guite, le pauvre Joseph, son cocu de mari, le Père Alfred et ce vieil ivrogne de Théodore alimentaient les rumeurs du village.

Les mœurs et les odeurs nauséabondes avilissaient l'enclos du noble et saint édifice. On y déambulait au milieu des eaux sales qui n'étaient pas seulement gadoue, mais aussi déjections animales et humaines. On y vaquait au milieu des eaux grasses qui remplissaient la panse d'Hector, le gros cochon de la Zélie. On y câquelait et faisait couarail au milieu des détritiques de toutes sortes et des épiluchures qui jonchaient la terre battue et nourrissaient les poules de l'Henriette.

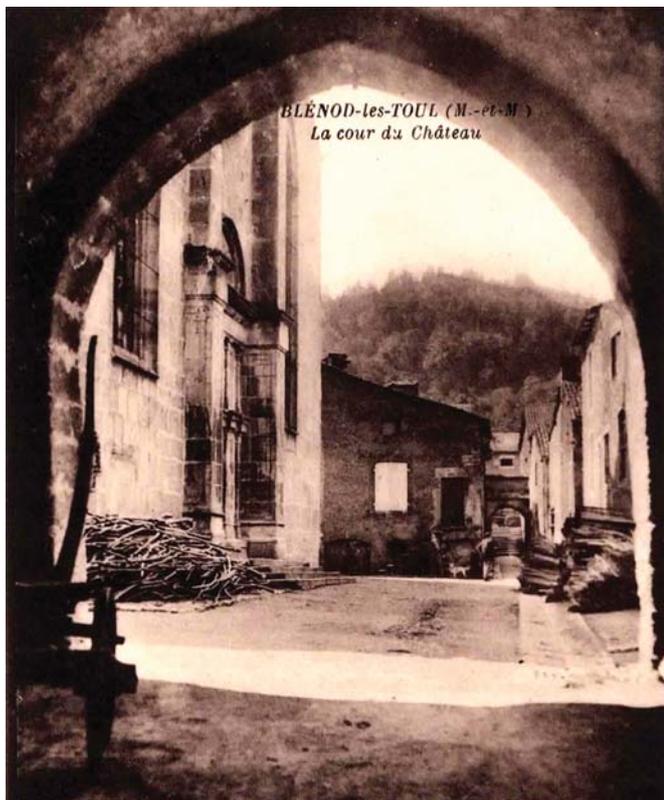
Près de quatre siècles s'étaient écoulés depuis que le Bon Père Hugues des Hazards avait octroyé aux Béliéniens la possibilité de faire bâtir ces loges pour y mettre et conserver leurs biens, en cas de besoin, et cela pour les remercier de lui avoir fourni la chaux, la grève et le sablon, pour l'édification de son église et la réparation du château. Plus de deux siècles s'étaient écoulés depuis que la peste avait ravagé le bourg et laissé l'endroit ignoré. Et voilà, un siècle, depuis la Révolution, que ces loges étaient habitées : des escaliers en bois, à l'intérieur, ou en pierre, à l'extérieur, remplaçant l'échelle primitive et permettant alors d'accéder au rez-de-chaussée surélevé qui était devenu la pièce principale du logis. On y avait construit une cheminée, installé une pierre à eau ; on y cuisinait, on y mangeait, on y dormait, dans une alcôve ou un lit de coin, sous la montée d'escaliers qui allait au grenier. On y vivait seul, en couple ou avec des enfants, et avec des animaux qui, eux, envahissaient la ruelle ou se

dispersaient dans les caves en sous-sol. Que penserait donc le Bon Père de tant de promiscuité et d'insalubrité, lui qui, le premier, avait doté le village d'égouts et de fontaines ?!

Le gros Hector gaùillait dans la boue, et couché devant la porte de la cave entr'ouverte, semblait, de ses petits yeux noirs, en observer le contenu : tonneaux, tendelins et pressoir laissaient peu de place à la baignette dont les douves cerclées de fer rouillé commençaient à s'écarter. C'était là pourtant qu'il serait ébouillanté. C'était là, à la poulie fixée à la poutre qu'il serait hissé, écartelé, fendu. Et c'était là, en ce lieu obscur, que la Zélie recueillerait son sang. Après l'avoir enrichi de chons, parfumé à la sarriette et mêlé à un cageot d'oignons, lentement, longuement, elle le tournerait dans son gros chaudron. Et la senteur puissante du boudin l'emporterait sur la puante odeur du purin...

Le vieux Théodore connaissait tout de la vie de ce lieu : depuis des décennies, il en était spectateur et acteur, à sa façon. Au centre de ce château, il était le témoin assidu de cette basse-cour. Assis, dès la petite Messe jusqu'aux vêpres, sur une grosse pierre à l'angle de la ruelle, la voûte dans la ligne de mire de son regard, il fusillait, de ses yeux noirs et vifs, la marmaille qui riait, piaillait et se mouillait dans l'eau de la fontaine. Il se moquait des dames aux vieilles hâlettes, aux chapeaux extravagants et aux sombres mantilles et qui, livre de messe en main, se hâtaient à l'office. Il était de tous les baptêmes, mariages et enterrements, mais seulement de loin, car d'habits de cérémonie, il n'en avait point. Sa cathèdre de pierre était lissée chaque jour de l'année par son unique pantalon maculé de vin et d'urine. Cul-de-jatte depuis longtemps, il repliait la patte droite du vêtement sous sa cuisse jusqu'à la taille et serrait le tout avec une ficelle de lieuse. Il avait deux compagnons fidèles : un vieux pichet en bois qu'il n'était plus besoin de faire renfler, en raison des milliers d'hectolitres qu'il avait déjà contenus, et son vieux quart de soldat riveté qui n'avait jamais connu l'eau de la fontaine. Le vieux Théodore avait fait la guerre de 1870, mais l'amputation de sa jambe ne résultait pas d'une blessure. Il avait multiplié les chocs, les infections, les expositions au froid, et personne ne s'était étonné de son opération. Tous lui reconnaissaient un mauvais sang. Certains ironisaient sur l'état de ses artères : « C'est de l'oberlin qui coule dans ses veines ! ». Effectivement, la vraie raison de son infirmité était ce penchant irrépressible pour le vin qui continuait à gangrener sa triste vie.





Un jour de vendredi-saint, au moment où Monsieur le Curé fermait le portail de l'église, après avoir célébré la Passion du Seigneur, il vit Théodore, tombé de sa pierre, gisant à même le sol. L'Abbé s'approcha, retourna l'homme, le souleva, le hissa, le redressa et se rappela les paroles d'Isaïe qu'il venait de lire à ses fidèles : « Il n'était ni beau ni brillant pour attirer nos regards, son extérieur n'avait rien pour nous plaire. Il était méprisé, abandonné de tous, homme de douleurs, familier de la souffrance, semblable au lépreux dont on se détourne ; et nous l'avons méprisé, compté pour rien. » Figure christique de la souffrance, Théodore était moqué à cause de son propre péché, tandis que le Christ était « frappé à cause des péchés de son peuple. » Néanmoins, l'homme de Dieu savait qu'en le prenant dans ses bras, c'était un autre Christ qu'il secourait, c'était une image ressemblante du Créateur qu'il tenait, c'était un homme aimé de Dieu qu'il soutenait. Théodore était sorti progressivement de sa léthargie, s'était empressé de se saisir de son quart de soldat et avait osé un geste de rejet envers le prêtre qui se perdait dans ses analogies : « Simili modo, postquam caenatum est...

- Qu'est-ce que t'racontes, Curé ?

- « Simili modo », cela signifie en latin « de la même façon, de même ». « Simili modo, postquam caenatum est... », « De même, après le repas, il prit ce précieux calice dans ses mains saintes et adorables... ». Ce sont les paroles du canon de la Messe.

- J'ai plus de chance que toi, Curé : toi, le canon, tu le dis, moi, je le bois !!!

- Méfie-toi de ce que tu bois, suppôt de Bacchus : tu sais que l'abus du vin conduit à la bière ! »

Un rire tonitruant s'était échappé du gosier de Théodore qui faillit s'étouffer dans une nouvelle lampée de vinasse.

Le clerc lettré poursuivit : « Tu sais, Théodore, que tu portes un beau prénom qui signifie en grec : Don de Dieu ». Notre ivrogne n'avait pas perdu ses esprits ni son esprit : « Eh ben, toi, Curé, t'es pas un cadeau !

- Sans doute, irais-tu mieux, si tu retrouvais le chemin de Dieu. Tu pourrais peut-être changer de vie, lui demander pardon...

- Tu veux que j'aie dire mes péchés dans ta calougeotte. Attends, Curé, j'avais t'en raconter une bonne. Un jour, mon père s'était confessé d'avoir mangé de l'andouille un vendredi de carême. Et quand il a livré le bois au presbytère, le curé lui a dit : " T'appelles ça du bois ?! Il n'y a que des fagots !" Et du tac au tac, mon père lui a répondu : " Monsieur le Curé, si les fagots, ce n'est pas du bois, eh bien, l'andouille, ce n'est pas la viande !"

- Je vois maintenant d'où tu tiens ce sens de la répartie. Enfin, sache que si tu as besoin de moi, je suis là, tu sais où j'habite. »

Les deux hommes en étaient restés là, mais Théodore répétait inlassablement, entre deux hoquets, les paroles du prêtre : « Simil' modo, Simil' modo... »

Le petit Jules, qui jouait sous la voûte, vit sa balle rouler jusqu'à l'unique pied du bonhomme. « Dis, Monsieur, tu t'appelles comment ?

- Simil' modo, Simil' modo...

- Quel drôle de nom, mais je le retiendrai ! »

Les copains avaient grand mal à y croire : « T'es sûr que c'est Simil, ce n'est pas Émile ?

- Mais puisque je vous dis que c'est Simil, allez lui demander. »

La bande de gamins n'avait pas obtenu d'autre réponse qu'une série de « Simil' modo » hachée, saccadée, hoquetante. Et il n'en avait pas fallu davantage pour qu'on oubliât à tout jamais Théodore qui était devenu pour les enfants et leurs parents le Similmodo.

Notre homme possédait bien un tonneau dans sa cave, mais il faisait une telle consommation de gros rouge qu'il se trompait souvent de cave. Pris sur le fait, on ne pourrait que lui pardonner : porte pour porte, chaîne pour chaîne ; les loges se ressemblaient toutes et lorsque l'on avait un peu bu ! Tout de même, il veillait à ce que le bruit de ses béquilles de bois, en forme de triangle isocèle, ne se fît pas entendre ! Sa cave préférée était celle de la grosse Guite, ce n'était pas que son oberlin était meilleur, mais Similmodo savait qu'en cas de flagrant délit, les rondeurs de la mégère ne pourraient le rattraper. D'ailleurs, il se demandait comment elle pouvait tenir dans le lit de coin avec son Joseph ! C'est vrai que lui était plutôt sec ! Pauvre Joseph : bientôt, ses

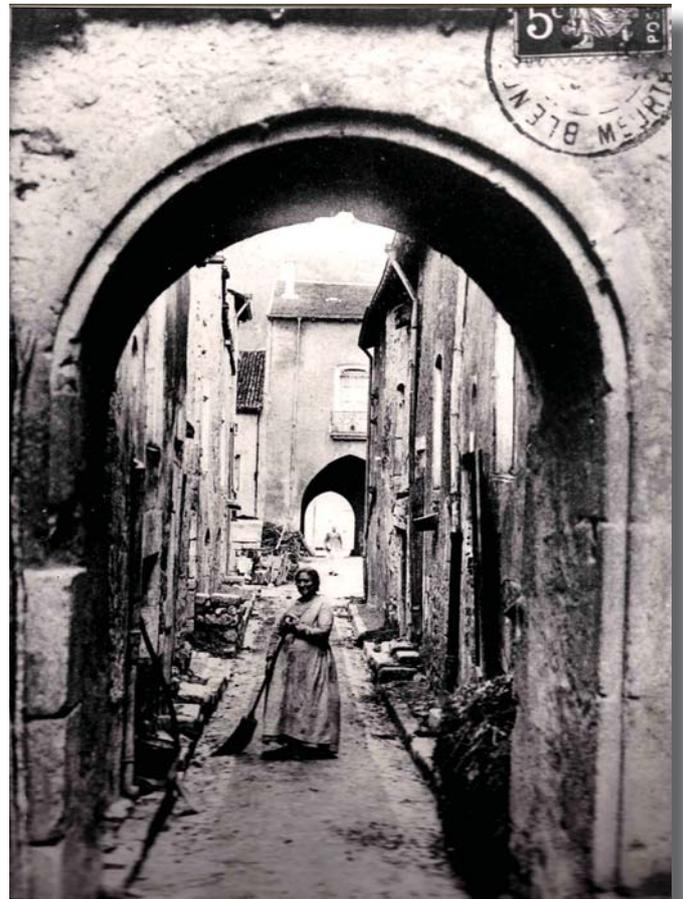
cornes l'empêcheraient de passer sous la voûte ! Car, lorsqu'il partait pour Bulligny garder sa vieille mère, trois jours par semaine, la grosse gourgandine de Guite recevait. Les plus polis disaient qu'elle avait la cuisse accueillante, mais que de commentaires croustillants et cocasses circulaient dans les loges ! Toujours est-il que, comme saute aux prunes, elle faisait des heureux qui s'éclipsaient invariablement avant le chant du coq ! Enfin, c'est du moins ce que croyait Similmodo qui avait pris l'habitude d'œuvrer aussitôt le départ du coquin ! Mais ce qu'il ignorait, c'est que l'Alfred, l'amant le plus régulier de la grosse Guite, l'avait, un jour, vu s'introduire dans la cave et entendu remplir son pichet. L'Alfred n'avait rien dit, mais le gredin ne perdait rien pour attendre !

En ce beau lundi de mai précédant l'Ascension, Similmodo se tenait prêt, il savait qu'il aurait le champ libre, plus encore que d'habitude. Monsieur le Curé allait bénir les vignes et les futures récoltes. Et la grosse Guite, comme chaque année, allait participer à la procession des rogations. Il n'y avait aucune raison pour qu'elle s'éloignât de la pratique religieuse. Notre Seigneur n'avait-il pas dit à propos de la pécheresse : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. » ! C'est qu'au nombre de ses amants, elle en avait acquis, la grosse Guite, des passeports pour l'éternité ! Ah ! Pour ça, elle était régulière aux offices, mais toujours en retard ! Forcément, il lui en fallait du temps pour faire le tour de sa personne ! Il lui en fallait du temps pour descendre les escaliers de sa loge, marche par marche ! Il lui en fallait du temps pour se rendre à l'église pourtant si proche !

Enfin, elle arriva, affichant un dodelinement grotesque, boudinée dans ses dentelles, suant et suintant, toute courroucée d'être encore à la traîne. Le prêtre entonna : « Te rogamus audi nos ! ». Et une voix au loin se fit entendre : « Et mi soye dêrri les autes ! (Et moi j'suis derrière les autres !) »

La grosse Guite avait fait rire et capté l'attention, ce qu'elle affectionnait particulièrement. Similmodo, son pichet de bois à la main, fit courir ses béquilles placées sous les aisselles pour se précipiter au lieu de son forfait. La porte de la cave était déjà entr'ouverte, et sans faire le moindre bruit, il la poussa légèrement du bout de sa canne ; et là, stupeur ! Il vit, monté sur une échelle, le Père Alfred qui urinait dans son fût favori : « Ah ! Louaré ! Il pisse dans mon tonneau ! »

Similmodo fit demi-tour, ruminant et râminant sa vengeance : « Ah ! Mon salaud ! T'es pas près de l'ouvrir, ta braillette, chez cette grosse beusse de Guite ! » Il connaissait les jours où l'Alfred découchait : « Attends, mon gaillard, tu vas savoir comment je m'appelle... : au fait, Théodore ou Similmodo ? Bref, tu sauras de quel bois je me chauffe : enfin, plutôt avec des fagots ! » C'est que Similmodo ne possédait pas grand iaque... et faisait feu de tout bois.



Oh ! Il n'était pas méchant, simplement seul, aigri et sans amis. La dive bouteille avait su faire le vide autour de lui, l'avait accaparé ; elle le voulait pour elle seule ; il lui avait consacré son existence ; elle lui avait pompé ses forces ; elle l'avait ruiné, mangé sa goyotte et pris sa santé. Et, malgré cela, il l'aimait toujours ; il ne pouvait s'en passer. Elle, cette maudite boisson devenue son poison, la cause de ses chutes et de sa chute. C'est elle encore qui lui insufflait la vengeance ; elle, qui, une fois de plus, allait le faire chuter, en l'incitant aux représailles. Terrible compagne que cette trop fidèle bibine ! Certains jours, il lui arrivait même de penser qu'il valait mieux encore avoir une grosse Guite adultère. Au moins, elle lui foutrait la paix, lui mijoterait de bons frichtis, le ferait propre.

Les jours passaient, et Similmodo rageait de ne pouvoir mettre son plan à exécution. Joseph, le mari de la grosse Guite, ne quittait plus sa loge. C'était tant pis pour sa femme qui ne pouvait plus le tromper ; tant pis pour l'Alfred qui devait retenir ses ardeurs ; et surtout tant pis pour notre boit-sans-soif qui ne pouvait assouvir son désir vengeur. Par les câcottes de la ruelle, il avait fini par apprendre que la mère du Joseph était partie pour quelque temps chez sa fille, à Bagneux. Il fallait donc attendre son retour dans ses pénates pour que tout rentrât dans l'ordre, l'ordre de la vengeance.

On avançait dans la saison comme dans la journée, et le ciel s'obscurcissait sous l'effet de la nuit tombante et broussinante. Les cloches sonnaient l'angélus du soir et couvraient de leur son le moindre bruit. « Foutues cloches, vous n'allez pas vous taire ! » Similmodo avait laissé sa porte entr'ouverte, car nous arrivions au moment fatidique : l'heure de la vengeance avait sonné ! L'homme qui pisse allait passer ! Soudain, Similmodo reconnut la voix du petit Jules : « Similmodo, Similmodo ! Viens vite ! C'est grave !

- Oui, petit, qu'est-ce qu'il y a ?

- C'est la grosse Guite et Monsieur le Curé !

- La grosse Guite et Monsieur le Curé ? Non, tout de même pas !

- Raconte-moi, petit !

- Eh bien, voilà, quand je suis passé dans la ruelle de la grosse Guite, elle était par sa fenêtre, elle disait qu'elle manquait d'air, qu'elle étouffait, qu'elle allait mourir, qu'il fallait appeler Monsieur le Curé. C'est ce que j'ai fait. Il ne retrouvait plus ses saintes huiles, puis, il a voulu prendre la Communion au tabernacle ; j'ai mis mon surplis et l'ai accompagné avec la clochette. Tu ne l'as pas entendue, ma clochette ?

- Comment voulais-tu que je l'entende avec ces satanées cloches ? Et pis après ?

- Et ben après, Monsieur le Curé s'est dépêché... Les escaliers étaient tout glissants. On aurait dit qu'on avait culbolé une bouteille d'huile.

- Et pis après ?

- Bah, après, Monsieur le Curé est tombé.

- Et pis après ?

- Bah, après, il est resté au pied des escaliers !

- Et il s'est fait mal ?

- Je ne sais pas. Il ne m'a pas répondu. Viens vite, Similmodo ! J'peux pas le relever tout seul.

- Tu n'as rencontré personne ?

- Si, j'ai bien vu l'Alfred, mais c'était avant.

- Avant quoi ?

- Avant que j'aie cherché Monsieur le Curé, quand il sautait de la fenêtre de la grosse Guite !

- Tu l'as vu sauter par la fenêtre ?!

- Oui, même que son pantalon lui est tombé en bas des pieds, et quand il l'a remonté, sa chemise passait par le trou de la braillette. »

Similmodo campa ses béquilles sous ses aisselles et se hâta de secourir le pauvre Abbé qui commençait à reprendre ses esprits. Il s'était étalé de tout son long sur les marches de pierre, sa tête saignait abondamment. Son bras gauche, tout meurtri, le faisait terriblement souffrir, mais il était en vie. Similmodo planta sa canne devant lui : « Allez, Curé, appuie-toi sur mon bâton ! Petit, tu peux nous laisser, s'il te plaît ! Ne t'inquiète pas, Monsieur le Curé n'est pas mort !

- Heureusement, mais la grosse Guite ? »

À l'instant même, l'agonisante se planta là, sur son perron, plantureuse, adipeuse, replète, ployant sous le poids

de sa panne, un petit verre et une bouteille de gnôle à la main. Elle s'écria d'une voix pincharde : « Eh ben, dites donc, Monsieur le Curé, on en ferait du boudin ! Vous allez être mâchuré longtemps. Un petit remontant ? Allez, ne faites pas d'âties, vous l'avez bien mérité !

- Et moi, alors ?, fit Similmodo

- Toi, le cheulard, t'as déjà bu ton soûl !, répliqua la Guite.

- Et dire que j'ai failli perdre la vie, en vous apportant celle de Dieu, continua Monsieur le Curé. Vous allez mieux ?

- J'étais toute haletante, toute chamboulée, toute débiscaillée, je me sentais toute fiâche. J'avais des chaurées, mais pas comme d'habitude. J'ai eu peur, j'ai mieux aimé vous faire appeler. Vous comprenez, on ne sait jamais ! »

Le prêtre se redressa en pensant que s'il devait administrer toutes les femmes qui avaient des bouffées de chaleur, il y passerait sa vie ! C'est qu'il y en avait autant qu'un évêque en bénirait !

Encore toute « émotionnée », la grosse Guite regagna vite son lit de péché. Similmodo ne savait pas comment s'y prendre avec Monsieur le Curé : « Curé, il faut que je me confesse.

- Toi ?

- Oui, mais pas dans ta calougeotte, ici !

- Soit, mais, alors fais doucement. Tu sais que les murs ont des oreilles !

Pour le mettre à l'aise, l'Abbé parla le premier : « Similmodo, oui, simili modo, de la même manière », comme un jour je t'ai relevé, de même, aujourd'hui, tu m'as aidé à me relever. Tu as été mon Simon de Cyrène et je t'en remercie.

- Quand tu m'as relevé, Curé, c'est moi qui étais responsable de ma chute. Mais aujourd'hui, c'est moi qui ai causé la tienne. Parce que je suis une nouvelle fois tombé dans le péché du vin et de la vengeance, je t'ai fait chuter. C'est moi qui ai balancé une bouteille d'huile rance sur les escaliers de la Guite, et le crachin n'a rien arrangé. Je voulais faire tomber l'Alfred qui avait pissé dans mon tonneau !

- Dans ton tonneau ou dans celui que tu t'étais approprié ? »

Le silence de Similmodo en disait long. L'aveu était dans son regard de regret. Il venait de déclarer sa faute et d'afficher sa contrition, il ne restait plus qu'à l'absoudre : « Tu vois, une chute n'est pas grave en soit. L'essentiel est de se relever. Rappelle-toi : la gloire de Dieu, c'est l'homme debout. Tiens-toi droit sur tes béquilles, Théodore. Ne chamboule plus ! Simili modo, de même que le Christ a pardonné aux pécheurs, simili modo, de même, en son nom, et en mon nom, je te pardonne ton péché, Similmodo ! »

Dominique HAZAËL-MASSIEUX

Dominique HAZAËL-MASSIEUX

Éléments biographiques

Dominique Hazaël-Massieux est née Clément, le 5 juillet 1961, à Blénod-lès-Toul. Elle est l'épouse de Jean-Loup et la maman de Marie-Anne (15 ans) et de Claire-Marie (13 ans).

Professeur de lettres classiques, docteur ès lettres, elle concentra ses recherches, encouragée et aidée par l'Abbé Jean-Marie Charoy, sur *les Statuts synodaux de Hugues des Hazards (1515)*, les premiers statuts diocésains de Toul à avoir été imprimés et traduits du latin en moyen français. Pour mener à bien son travail, elle suivit des cours de théologie et de droit canonique à la Faculté de théologie catholique de Strasbourg. Elle fit part du fruit de ses recherches lors de plusieurs publications et conférences.

Elle prononça deux d'entre elles au Cercle d'Études Locales du Toulouais : *Une langue et des statuts au service de la Réforme catholique* (1985) et *Ordre en toute chose est louable, selon les Statuts synodaux*



de Hugues des Hazards (2007). Pour les Amis de la bibliothèque de Nancy, elle traita de l'évêque comme *prélat de choc et conseiller des princes de Lorraine* (1991). À l'Université de Nancy 2, elle présenta *les Sources* de ces *Statuts* (1995) et à travers eux *Naître, travailler, mourir; à l'aube du XVI^e siècle dans le diocèse de Toul.* (1999). Elle participa au Colloque universitaire : *Un évêque de la pré-renaissance et son cadre de vie.* (2001). Elle publia dans notre revue (n°134) : *Un évêque à la page* ; et dans le cadre de « La Renaissance à Toul », montra *Comment Monseigneur Hugues des Hazards usa du retour à l'Antiquité, de la créativité et des arts de la Renaissance pour conduire le peuple de Dieu à sa renaissance* (2013).

C'est dire la passion qu'elle a pour cet évêque, pour son combat spirituel et pastoral, mais aussi pour la beauté de son église et de son tombeau renaissance dont elle s'attache à présenter les symboles romans, humanistes et chrétiens. Passionnée par l'histoire de son village, elle est également l'auteur d'un article sur l'eau dans la toponymie bélénienne, paru dans *Les Infos de l'ASPACB* (n° 13 – juillet 2008.).

Petite fille de vigneronnés béléniens et de paysans vosgiens, elle fut fille, sœur et nièce d'agriculteurs, et elle est heureuse, à travers cette nouvelle, d'évoquer certaines traditions rurales passées, et de faire revivre mots et expressions, jamais oubliés, de sa bonne grand-mère, Maria.

